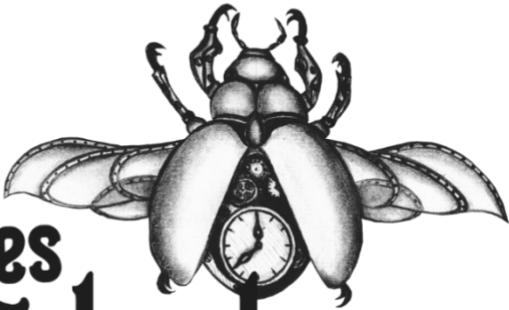


Les
lords
d'Automa



Les lords
d'Automa

Jo Colleen

Tous droits réservés

© Jo Colleen – 2022

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Dépôt légal : décembre 2022.

ISBN : 979-10-359-8422-9

Prix : 16,90 € TTC

Mise en page et correction : L. Ross

Illustrations intérieures : Geoffroy Lévy

www.jocolleen.com

Imprimé en France

Aux rêveurs.
Pour qu'ils vivent leurs rêves.



Chapitre 1



Les ombres dansent au son des larmes de verre. Ces dernières s'entrechoquent et projettent les reflets irisés du chandelier sur la peau pâle de la femme assise face à moi. Elle porte à ses lèvres une médaille frappée d'un saint, au bout d'un chapelet. Quelques mèches grisonnantes dépassent de son voile de dentelle noire.

— Je vois...

Ma voix traînante accompagne le mouvement de mes doigts bagués sur la boule de cristal. D'obscurs formes semblent nager à l'intérieur. Elles font écho à la brume qui se répand autour de nous.

— Je vois une perte. Une douloureuse perte.

— Tony, murmure la femme.

Le chandelier de verre tremble de plus en plus. Le corbeau empaillé s'agite sur son perchoir, au-dessus du crâne fendu duquel émergent des fleurs mauves. La lumière vacille.

— Tony... Ant...

J'hésite sur le prénom du défunt, mais ma cliente ne se fait pas prier pour me le dévoiler.

— Antony. Oui, c'est lui.

— Il est ici, affirmé-je avec certitude.

Ses yeux se brouillent d'émotions. Sa robe noire et ses cheveux couverts me renseignent sur le moment du décès. Plus il est récent et plus ma tâche est simple. Elle presse sa main contre son cœur. Son pouce vient caresser la bague qu'elle porte à l'annulaire.

Soudain, les bougies s'éteignent. La femme sursaute. Elle ne voit plus que les traits de mon visage creusé de ténèbres par le bougeoir posé juste à côté de moi.

— Votre mari est toujours à vos côtés. Il dit...

Je tends l'oreille pour entendre ce message de l'au-delà.

— Il dit qu'il vous aime.

— Oh, Tony..., souffle-t-elle en resserrant les doigts sur son cœur.

— Il rejoindra bientôt le paradis. Il vous conjure de ne pas être triste. Il a eu une belle vie à vos côtés. Antony souhaite que vous continuiez la vôtre.

Un sanglot la secoue. Elle tire de son sac en forme de bourse un mouchoir noir brodé de ses initiales et tapote le bord de ses yeux rougis.

— Si vous avez quelque chose à lui dire, c'est l'occasion. Il vous écoute.

— Merci, Tony, pour la joie que tu m'as procurée au cours de ces quarante dernières années, pour ces beaux enfants que nous avons élevés, pour ces peines qui ont consolidé notre union. Tu étais un bon mari et un bon père. Pars en paix. Nous te gardons à jamais dans notre cœur.

Même si j'entends souvent ce discours, il m'émeut toujours autant. Ces amours si sincères apportent un peu de lumière aux journées passées dans la pénombre de ma roulotte.

Après de longs remerciements, la femme se lève et dépose une pièce d'or sur ma nappe brodée de sequins. Le soleil éclaire l'intérieur de mon boudoir et fait rejaillir les motifs entrelacés de végétaux blancs et rouges, d'oiseaux et de papillons colorés peints sur le bois sombre. Des odeurs d'iode et de mouton se mêlent d'un coup à celle du cône d'encens qui brûle petit à petit dans mon dos. La fumée de sauge renforce le côté mystique de ces entrevues.

J'attends que la femme referme la porte pour ranger la pièce dans la bourse accrochée à ma taille.

Quelqu'un frappe à l'entrée peu de temps après.

— Un instant, je vous prie.

Comme à chaque fois, dès que la compagnie débarque dans une ville, nous sommes assaillis de visiteurs. C'est d'autant plus vrai dans cette cité où aucun forain n'a mis les pieds depuis une éternité.

La nouveauté attire les foules. Je ne vais pas m'en plaindre.

Je me lève et attrape la boîte d'allumettes dans le buffet vermillon, lui aussi orné de motifs folkloriques. Sur celui-ci, je rallume les bougies turquoise du chandelier et replace le corbeau qui penche vers le crâne. Je défripe du plat de la main mon jupon émeraude brodé d'étoiles argentées et démêle les sautoirs de mes longs cheveux bruns sur mon chemisier corseté.

La première impression conditionne la suite de la séance. Si le client n'a pas confiance en moi, je peux complètement la louper.

Je retourne m'asseoir à la table ronde. Du bout de mes pantoufles de soie, je compte mes pédales, un rituel pour ne pas m'embrouiller au cours de la consultation. Je m'éclaircis la voix

avant de donner l'autorisation d'entrer dans une intonation quasi religieuse.

La lumière du soleil s'infiltré dans la roulotte, accompagnée d'un habituel grincement. Camille me répète sans cesse de mettre de l'huile sur ces fichus gonds, mais ce bruit participe à la mise en condition des chalands.

Une silhouette rigide apparaît en contre-jour. La porte se referme lentement. Je peux mieux distinguer cet homme à la lueur du chandelier. Son regard interdit balaye la pièce, comme s'il pénétrait dans la caverne d'une bête curieuse.

Un novice.

Je réprime une grimace. Les novices sont les plus difficiles à convaincre.

Je ne le bouscule pas. Je le laisse venir à moi. Pendant ce temps, je l'étudie sous toutes les coutures. C'est là mon unique don : saisir l'insaisissable chez les gens. C'est un véritable atout dans ce métier, surtout lorsque la magie vous a oubliée à la distribution.

Une Oubliée, voilà ce que je suis.

Une honte pour une fille et une petite-fille de Clairvoyantes.

L'homme est jeune. Il doit avoir quelques années de plus que moi. Il est propre sur lui. Ses cheveux blonds sont peignés en arrière avec rigueur. Ses vêtements, d'apparence modeste, sont trahis par la qualité du tissu de sa chemise et de son veston gris. Un noble qui veut se fondre dans la masse. Un choix intéressant.

Son regard, dur et méfiant, se pose enfin sur moi. Il ne se dépare pas de cette rigidité, même lorsque je l'invite à s'asseoir. Il recule la chaise pour ne pas toucher la table, à croire que la nappe va le mordre.

Soudain, la boule de cristal s'allume.

J'en suis la première surprise ! Je n'ai pourtant actionné aucune pédale !

— Votre aura est puissante, dis-je en glissant une main sur la sphère pour ne pas perdre la face. Les âmes se bousculent à votre rencontre.

Il hausse un sourcil qui déforme ses traits fins et distingués. Je parierais qu'il n'est pas issu de la petite noblesse. Il contracte la mâchoire et ne desserre toujours pas les dents.

Décidément, celui-là va me donner du fil à retordre.

— Venez-vous pour une raison particulière, milord ?

— À vous de me le dire.

Le scepticisme dans sa voix profonde est aussi aiguisé que l'un des couteaux de Camille. Si d'ordinaire, je ne crains pas ces derniers, lui en revanche me met de plus en plus mal à l'aise.

Ressaisis-toi, Mahéra !

Comme les deux tiers des personnes qui consultent des Clairvoyants, il est certainement là à la suite d'une perte. Il est jeune. Selon ma propre expérience, elle doit avoir un rapport avec sa famille. D'habitude, je me sers de ce que les clients me disent, en toute conscience ou non, pour rebondir et les amener jusqu'à délivrer leurs messages à leurs défunts. Cela les soulage et leur permet d'aller de l'avant.

Mon métier devrait être reconnu d'utilité publique.

Mes consultations sont moins coûteuses et plus saines que celles des Serrecœur qui brident vos émotions.

Parfois, les gens viennent juste pour m'écouter prêcher la bonne aventure. Amour, richesse, destinée... Ceux-là vous annoncent d'entrée de jeu ce qu'ils ont envie d'entendre.

Je m'appuie sur ma mise en ambiance pour le placer dans de meilleures dispositions. Au son de mes bracelets en métal, mes mains parcourent la boule de cristal. Je ne comprends toujours pas comment s'est allumée l'ampoule sous la table. Sa lumière se

diffuse à travers le verre par de petits trous alors que mes pieds restent sous ma chaise.

— Je vois...

Mon rituel débute. L'odeur de la sauge m'aide à me concentrer.

— Je vois un défunt.

Je ne le regarde pas de manière directe. Mais du coin de l'œil, je capte des crispations chez lui. Je suis sur le bon chemin.

Mon soulier effleure la pédale de droite. Par un astucieux jeu de cordages et d'engrenages en bois dissimulés sous le plancher, le buffet se met à trembler. Les larmes du chandelier chantent.

L'homme tourne brusquement la tête. Ses doigts se contractent sur le pantalon de son costume. Son regard intelligent, d'un étonnant brun cuivré, cherche quelque chose. Il est si crispé que je le sens capable de déguerpir à tout moment. Inutile d'appuyer sur la pédale d'à côté pour souffler le bougeoir.

D'accord, je laisse tomber ces artifices.

Le chandelier se tait.

Je tends le bras vers l'un des tiroirs du buffet pour attraper un support un peu moins tape-à-l'œil. Ce dernier donne parfois de bons résultats sur le mutisme de certaines personnes. Un coffret de bois rejoint les sequins. Les vingt-deux arcanes de mon jeu de tarot s'étalent, faces retournées, devant l'homme de plus en plus distant.

— Choisissez cinq cartes.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour que vous me prédissiez mon avenir. Je n'ai nul besoin de vous pour le connaître.

Intéressant. Le tarot fonctionne déjà.

— Laissons les cartes s'exprimer, voulez-vous ? Tirez-les en vous abandonnant à votre instinct.

— Mon instinct me dit que vous êtes un charlatan, me lance-t-il d'un ton froid.

Son regard se durcit, comme si c'était encore possible. J'ai la désagréable sensation de louper une marche. C'est une insulte, ou plutôt une vérité, que j'ai l'habitude d'entendre. Mais d'ordinaire, les clients me la balancent après une consultation foireuse. Là, elle vient à peine de débiter.

— Je ne tolère aucune offense sous mon toit, qu'elle provienne d'un noble ou d'un roturier.

— Pourquoi votre boule en verre est-elle allumée ?

— À cause de votre aura, milord ! Je vous l'ai dit.

— Vous êtes un escroc. Néanmoins, vous avez raison sur deux points, prononce-t-il tout en se relevant. Je suis bien lord. Lord Oswald Walter Stroketon.

Il marque une pause et attend une réaction de ma part. La seule qu'il va avoir, c'est un coup pied aux fesses pour qu'il fiche le camp de ma roulotte avec son air suffisant d'aristo.

— Mon nom ne vous dit rien, à ce que je constate.

— Je parcours l'empire de cité en cité. Vous n'êtes pas l'unique lord sur ces terres. Le monde ne tourne pas autour de vous.

— Vous n'êtes en rien une Clairvoyante.

Malgré l'apparent calme du lord, son timbre est féroce. Mon estomac se contracte. S'il en arrive à la conclusion que je suis une Oubliée, je suis mal. Plus que mal...

— Oui, votre boule de pacotille s'allume grâce à mon aura. Mais aucun défunt ne hante ces lieux.

— Cessez de m'offenser !

— Vous, cessez de m'insulter !

Sa voix gronde en même temps qu'une lumière aveuglante jaillit dans la sphère. Mon horloge sonne l'heure du dîner alors que nous sommes au beau milieu de l'après-midi. Je tourne la tête vers le rideau qui sépare mon logement de mon boudoir de consultation. Le gramophone à l'autre bout de la roulotte crache un air de jazz.

Je prends alors conscience du pouvoir que possède cet homme.
L'histoire de la boule de cristal devient claire.

Je me relève d'un coup.

Apeurée, je recule jusqu'au rideau. Mes mains cherchent l'ouverture dissimulée dans ses plis.

L'étonnement détend la colère sur son visage.

— Vous êtes un Animator, soufflé-je.

— Peut-être qu'après tout, vous êtes un peu Clairvoyante, prononce-t-il avec ironie. Je ne perdrai pas plus de temps en votre compagnie.

Il s'en va comme il est venu, sans aucune politesse, sans plus un mot et sans une pièce d'or.

Chapitre 2



Un petit cabriolet me passe au ras du nez. Je titube sur les pavés humides lorsqu'une main secourable évite que je ne finisse la tête la première dans le caniveau.

— Chauffard ! m'écrié-je, sans me soucier des regards désapprobateurs sous les hauts-de-forme, casquettes et autres voilettes qui m'entourent.

— Sais-tu que tu parles à une machine ?

Camille se moque de moi. Ce n'est pas elle qui a manqué de se faire renverser par l'un de ces pousse-pousse automatiques. Ils grouillent dans les rues d'Automa. Je reconnais que l'un de ces engins aurait été pratique pour grimper les innombrables ruelles du rocher sur lequel la cité est bâtie.

Je remets en ordre ma toilette orangée brodée et corsetée de noir.

— Dépêchons-nous ou il ne restera plus que des places au comptoir. Et tu sais ce qui se raconte sur les femmes seules au bar...

Je soupire.

Je crains de découvrir cet endroit « à la mode » que la jeune société d'Automa fréquente. Camille a souvent des goûts discutables en la matière. Je me rassure en me disant qu'elle cache dans son baudrier, sous sa chemise trop lâche et son veston ouvert, plus de couteaux que n'importe quel tenancier. Avec son pantalon de costume masculin, elle entretient cette apparence androgyne, accentuée par le peu de formes féminines dont elle est pourvue. Mais, malgré son col déboutonné sur un décolleté jugé inconvenant par la plupart des passants, personne ne peut observer les lames qu'elle dissimule grâce au filtre de perception des Trompe-l'œil. Elle peut ainsi faire croire en n'importe quel aspect physique ou n'importe quelle tenue vestimentaire. Si elle le voulait, elle pourrait donner l'illusion de porter une robe telle que la mienne. Mais Camille se fiche de la bienséance.

Ses boucles noires coupées à mi-joue se laissent bercer par la douce brise marine, alors que mes cheveux sont attachés en chignon. Camille dit que je me prends pour une lady. En réalité, ma toilette confectionnée par Baba, ma grand-mère, n'est pas comparable à celle de la noblesse, qu'elle soit d'Automa ou d'ailleurs.

Le vrombissement d'un dirigeable nous fait lever les yeux vers le sommet du rocher. Il s'amarre à la majestueuse basilique, sous le phare de verre et de bronze qui surplombe toute la baie. Le soleil crépusculaire s'y reflète. Une gigantesque horloge est accrochée juste au-dessus des quais et du vide. Nous pouvons connaître l'heure depuis la fête foraine, pourtant à l'extérieur des murs de la cité.

Je contemple les quelques cascades qui naissent dans le rocher pour se jeter dans des canaux. Ma bottine se prend dans la crémaillère du funiculaire. Je me tords la cheville et peste contre

cette maudite ville qui veut ma peau. Elle grouille de monde et me distrait. Je ne sais plus où donner de la tête.

Les habitations en granite et colombages de bois sont serrées les unes contre les autres. Leurs rez-de-chaussée abritent des commerces, des restaurants ou des administrations dont les enseignes, face à face, se touchent presque.

Préférant économiser nos salaires, nous grimpons à pied vers des quartiers aux hôtels particuliers de plus en plus cossus, jusqu'à l'adresse qu'a déniché Camille. La Trompe-l'œil est un as de l'espionnage. Elle a la capacité de se fondre dans le décor. Elle ne devient pas invisible pour autant. En regardant avec attention, il est possible de discerner les contours de son corps, mais la plupart du temps, tout le monde n'y voit que du feu. Elle aime se dissimuler dans la foule pour l'épier. Ainsi elle a pu obtenir cette « bonne » adresse qui ne s'échange qu'entre connaisseurs.

La devanture du club pour gentlemen enchâssée dans la roche me fait hausser les sourcils. Les femmes sont rarement admises dans ce genre d'établissement pour aristos. Sans crainte, Camille pousse la lourde porte en bois et en laiton. L'ambiance dans cet intérieur troglodyte n'a rien à voir avec ce que suggère la façade. Des couples se déhanchent sur une musique de jazz débridée. Des fontaines à absinthe en verre ciselé trônent au milieu de certaines tables dépareillées et patinées. Autour d'elles, des femmes vêtues de robes à franges brillantes et des hommes aux cravates et nœuds papillon dénoués fument des pipes ou des cigares. Ils sont assis dans des fauteuils recouverts de draperies clinquantes ou sur des chaises de bistrots.

L'ambiance chaleureuse et légère calme quelque peu mes appréhensions. Dans ce genre de club, la tenue de Camille ne pose pas de souci. La bonne société rebelle et bohème se mélange aux

artistes et aux plus modestes partisans des droits à la dignité humaine.

Comme prédit, il ne reste plus de tables libres. Nous nous installons sur les tabourets au bar et attendons que quelqu'un daigne prendre notre commande.

— Bonsoir, Mesdames. Que puis-je vous servir ?

Cette voix éraillée et mécanique me fait sursauter. Mes doigts agrippent le zinc du comptoir lorsque je me retrouve nez à nez avec un automate. Des engrenages s'activent dans son crâne de verre dépourvu d'orifices, si ce n'est de petits trous au niveau de ce qui est censé être la place d'une bouche. Dans sa livrée de barman, il attend que je reprenne contenance dans une patience qui n'a rien de naturelle.

— Deux scotchs, l'ami, lui répond Camille.

— N'ayez crainte. Il ne vous mangera pas. Il n'a pas de dents.

Un homme s'assied à ma gauche. Un brusque mouvement de recul me colle contre l'épaule de Camille.

L'Animator.

— Que faites-vous ici ? ne puis-je m'empêcher de lui demander.

J'entends les lames de Camille s'agiter. Je me ressaisis avant que cette sortie ne tourne à la catastrophe. Je me rassieds sur mon tabouret pour retrouver une certaine assurance.

— Pourquoi me suivez-vous ? La consultation n'a pas été réglée. Je ne vous dois rien. Fichez-moi la paix.

Il hausse les sourcils et semble chercher dans les tréfonds de sa mémoire ce que je lui raconte.

— C'est un client ? me questionne Camille à voix basse.

— C'est un lord arrogant.

Je ne m'embarrasse d'aucune honte.

— Un lord ! s'exclame-t-elle.

L'homme renvoie à ma voisine un sourire enjôleur.

Quelque chose ne va pas. Quelque chose ne colle pas.

— Figurez-vous que je souhaiterais achever ce que vous et moi avons entamé.

Même sa voix est plus chaleureuse.

Il est peut-être saoul. Sa large cravate dénouée sur son col ouvert pourrait en témoigner. Le barman automate apporte nos verres et en sert un au lord sans pourtant prendre de commande.

— Je ne donne pas de consultation dans les bars. La clairvoyance est un acte sérieux, milord. Vous m'avez traitée d'escroc. Nous n'avons plus rien à faire ensemble.

— Une Clairvoyante ! Alors là, c'est une surprise.

Il se fiche de moi !

Je me retourne franchement vers lui, prête à lui exprimer le fond de ma pensée, lorsque je me rends compte que ses cheveux ne sont pas aussi blonds que cet après-midi. Son regard n'est plus si froid. Il est réchauffé par ce brun cuivré. Sa mâchoire est un peu plus carrée et sa posture est moins rigide. Et surtout, il est beaucoup plus avenant.

Des jumeaux...

— Vous n'êtes pas Oswald.

— Parce que vous le nommez par son prénom ? Il me surprend de plus en plus. Accordez-moi la même faveur, sinon je risque de devenir terriblement jaloux. Appelez-moi Cyrus.

— C'est inconvenant, milord, se moque Camille dans mon dos.

Cyrus lui renvoie un geste blasé de la main.

— Tout en ce lieu frôle l'inconvenance. Oubliez les titres de noblesse. Nous ne sommes tous que d'éphémères humains en ce bas monde. La vie est trop courte pour se prendre tant au sérieux. J'aimerais savoir une chose, en plus de vos deux prénoms, bien entendu. Que fabriquait mon asocial et cartésien de frère chez une

Clairvoyante ? Ce n'est pas pour s'assurer s'il va devenir riche, le Prima lord d'Automa lui-même nous envie notre fortune et notre patrimoine. Ce n'est pas pour connaître le nom de sa future épouse, l'affaire est déjà réglée. Je plains la pauvre qui va s'enchaîner à lui. Peut-être y a-t-il un lien avec la manufacture ? Il n'y a que ses automates qui l'intéressent.

— Y a-t-il eu un décès récent dans votre famille ?

Son sourire insolent s'efface aussitôt la question posée. J'ai tapé dans le mille.

Son discours est empreint de tristesse et de fatalisme. Il se renferme et, l'espace d'un instant, ressemble à s'y méprendre à Oswald.

— Tout dépend de ce que vous appelez récent.

— Mahéra ! me rabroue mon amie. Laisse les morts tranquilles pour ce soir. Ce lord est ici pour se divertir et non pour que tu lui plombes le moral. Si tel est son souhait, il peut toujours venir te consulter dans ta roulotte, pour une pièce d'or.

— Il n'est pas nécessaire de me faire de la publicité...

— Vous êtes de la caravane des forains ! s'émerveille-t-il d'un coup. L'idée de me distraire me plaît assez. Lisez-moi mon avenir.

— Je ne travaille pas ce soir, rappelez-vous.

— S'il vous plaît, insiste-t-il avec un regard de gamin qui réclame un sucre d'orge.

— Non !

Il fouille dans sa poche et en tire cinq pièces d'or qu'il dépose devant moi sur le comptoir. Camille étouffe une exclamation. Il m'offre l'équivalent d'une journée de labeur. À son air satisfait, il sait qu'il a gagné.

— Un petit extra, pour cette consultation inopinée.

Je ne me fais pas prier plus longtemps.

— Très bien. Il nous faut un thé non filtré dans une tasse évasée sur une soucoupe.

Je range les pièces dans ma bourse pour ne pas attirer l'attention. Quoique dans ce lieu, être prise pour une fille de joie ne doit pas poser de problème...

L'automate débarque avec ce dont j'ai besoin. Comment a-t-il su ? Il n'était pas parmi nous.

— Êtes-vous vous aussi un Animator ?

— Oui, prononce-t-il dans un soupir résigné. Ma simple présence anime tout ce qui est métallique. Engrenages, moteurs, ampoules... Je peux moduler cette emprise, mais pas m'en affranchir.

— C'est pour cette raison que cette machine sait ce que vous souhaitez boire !

— C'est moi qui le lui demande sans avoir besoin de dire un mot. De plus, les automates de cette cité sont tous conçus au sein de la compagnie Stroketon, énonce-t-il avec lassitude. Notre pouvoir est d'autant plus grand sur eux. Voulez-vous voir quelque chose de merveilleux ?

Je m'apprête à décliner sa proposition lorsque Camille s'enthousiasme par-dessus mon épaule.

— Oui !

Je me retourne vers elle et la fusille du regard.

— C'est un Animator, lui rappelé-je.

— Baba n'en saura rien. De toute manière, elle nous étriperait rien qu'en apprenant où nous nous trouvons.

— Pourquoi me craignez-vous, Mahéra ?

Et il a retenu mon prénom, pardi !

Je maudis Camille avant d'en revenir à mon nouveau client.

— Une longue histoire...

Sentant que je ne suis pas disposée à lui parler de moi ce soir, il plonge la main dans la poche de son veston déboutonné dans laquelle s'engouffre une chaîne. Au lieu d'en tirer une montre, il ouvre ses doigts sur une petite boule de laiton nichée au creux de sa paume.

— Animer tout ce que vous rencontrez est assez usant à la longue. Je dois faire sans cesse attention avant de pénétrer dans une pièce. J'allume de façon systématique toutes les lampes à proximité. Mon pouvoir pourrait s'avérer dangereux si par mégarde il activait quelques tranchoirs ou toute autre machine destructrice.

— Un pouvoir se contrôle, lui fait remarquer Camille.

Je me garde bien d'intervenir sur ce sujet. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Les Animators ne naissent pas avec leur magie. Imaginez un peu, si tout enfants que nous étions, mon frère et moi avions eu le dessus sur tous les automates de cette ville. Croyez-moi, Automata n'aurait pas survécu à notre adolescence. En revanche, nous apprenons à nous maîtriser petit à petit.

Dans le creux de sa main, la boule de laiton s'agite. De fines excroissances se déplient jusqu'à former les pattes d'une araignée. Son corps s'anime et dévoile un abdomen composé de minuscules roues dentées. Un travail d'orfèvre mêlé au savoir-faire d'horloger.

Camille se lève et recule de deux bons pas. Elle ne craint pas de se battre contre une bande de brigands, mais une simple araignée mécanique lui fiche la trouille. L'animal se déplace avec grâce dans la main de Cyrus.

— Je vous l'accorde. C'est merveilleux.

— Votre amie n'a pas l'air de cet avis.

— Camille est arachnophobe. Vous entendriez les cris qu'elle pousse dans sa roulotte lorsqu'elle tombe sur cette petite bête... Tout le camp est au courant.

— Tais-toi, Mahéra !

Le sourire enjôleur de Cyrus réapparaît. Soucieux de ne pas l'incommoder plus longtemps, il redonne sa forme de balle à l'animal, qu'il range dans son veston. Apaisée, Camille revient auprès de nous.

Je tends le breuvage à mon voisin.

— Buvez, milord. Laissez juste un filet de liquide au fond de la tasse.

— Cyrus, me reprend-il avant d'y tremper les lèvres.

Il avale son contenu d'un coup, tant il est impatient de découvrir ce qu'il semble considérer comme un jeu. Pour cinq pièces d'or, il peut l'envisager de la façon qui lui chante.

— Bien maintenant, tenez-la par l'anse et faites tourner le liquide trois fois dans le sens des aiguilles d'une montre. Les feuilles de thé doivent monter jusqu'au bord de la tasse.

Il s'exécute et compte à haute voix les tours avec malice.

— À présent, renversez-la dans la soucoupe.

La porcelaine rencontre son support avec un peu trop d'enthousiasme. J'attrape la tasse et me lance dans une expertise. La tasséomancie fait partie du folklore que mes clients apprécient. En plus de passer un moment agréable autour d'une boisson, ils se plaisent à approuver les signes que j'y dénêche, même s'ils sont complètement inventés. Parfois, j'observe de vraies formes parmi les feuilles, mais, comme pour le tarot, je ne m'attarde jamais assez longtemps dans un lieu pour savoir si mes prédictions se révèlent justes.

Rien de transcendant ne ressort de celle-ci. Cependant, il est assez facile de lire sur cet homme bavard, l'opposé de son jumeau.

— Je vois...

Mon professionnalisme ressurgit d'un coup.

— Je vois une paire de ciseaux. Vous êtes en proie à des conflits familiaux.

Il acquiesce dans une moue dubitative. Ce n'est pas difficile de le comprendre. Il a l'air d'entretenir une relation compliquée avec son frère, et plus largement avec son héritage. Il n'est pas heureux. Sa présence en ce lieu cache un mal-être qu'il tente d'étouffer. C'est ce que me dicte mon instinct.

Allons-y pour cinq pièces d'or.

— Un peu plus bas apparaît un serpent. Vous avez des ennemis. Il pousse un bateau. Un voyage ou une rupture vous attend.

— Un voyage ! J'aime cette idée. Est-ce là tout ce que vous voyez ?

La tasse tourne encore quelques secondes entre mes doigts, avant que j'annonce :

— Les feuilles sont devenues muettes, milord.

Camille arrache les prédictions de mes mains pour constater par elle-même les signes sur la porcelaine. Elle peut les chercher longtemps.

— Un voyage, répète-t-il.

Une lueur d'envie s'allume dans ses yeux et chasse l'ennui. Ce voyage, il en rêve.

— Pourquoi ne pas l'entreprendre ? lui demandé-je.

— J'ai certaines obligations qui me forcent à rester à Automa. Ses épaules s'affaissent et ce rêve éphémère s'éteint.

— Pourquoi ne pas déléguer vos affaires ?

— Si seulement...

La tristesse le submerge. Je me sens mal pour lui. J'ai touché un point sensible sans m'en rendre compte. Et puis mince, si c'est ce qu'il désire.

— Vous êtes seul maître de votre destin, Cyrus. De toute manière, j'ai vu ce voyage. Les feuilles de thé ne mentent jamais.

Camille se racle la gorge, mais je passe outre cet avertissement. Si c'est l'impulsion qui manque à ce lord pour partir à la découverte du monde, il n'y a pas de mal à la lui donner. La lueur dans son regard cuivré émerge à nouveau. Un sourire sincère fend son visage.

Un flash nous aveugle. Il crépite dans la main d'un journaliste infiltré. Ce dernier se retrouve avec un couteau de jet en acier sous la gorge et Camille dans son dos. Cyrus ouvre de grands yeux après en avoir récupéré l'usage. Il lui demande de relâcher le gringalet aux bésicles de travers afin d'éviter toute effusion de sang.

Le fouineur ne se démonte pas, tandis que deux automates approchent à grands pas dans des bruits de vérins. Je rejoins Camille et ses lames pour m'éloigner de ces machines.

— Lord Stroketon, venez-vous souvent dans ce club ? Cet établissement sulfureux appartient-il à la compagnie Stroketon ?

— Comment osez-vous me suivre jusqu'ici ? s'emporte Cyrus.

— Qui est la demoiselle à vos côtés ? continue-t-il de le questionner alors que les automates le traînent vers la sortie. Une autre future milady Stroketon ?

— Il déraile ce type ! m'insurgé-je à mon tour.

— N'ayez crainte, Mahéra. Je m'occupe de cette affaire. Ne bougez pas d'ici. Nous poursuivrons cette passionnante conversation.

Le lord serre les mâchoires. Lorsqu'il quitte l'établissement, il redevient le reflet de son frère, froid et menaçant.

Chapitre 3



— N'étions-nous pas censés attendre le beau lord dans le club ?

Nos pas résonnent sur les pavés des ruelles maintenant désertées. La nuit est tombée, et avec elle, le silence des quartiers résidentiels que seul le grondement permanent des chutes d'eau vient briser.

— Camille, c'est un lord...

— Et alors ? C'est un homme.

— C'est un Animator.

Un frisson me parcourt. Je regrette de ne pas avoir pris d'étole. Les soirées sont fraîches par ici.

— Ils ne sont peut-être pas tous pareils. C'est aussi réducteur que de dire que les Trompe-l'œil sont tous des espions. Même si je t'avoue que sa bestiole m'a fichu la trouille.

— Tu es Trompe-l'œil et tu fais de l'espionnage...

— Oui, mais tous les Trompe-l'œil ne s'y adonnent pas.

Je lève les yeux au ciel.

Nous traversons le pont de l'un des canaux, puis croisons quelques pousse-pousse à l'arrêt. Avec les pièces récoltées ce soir, la tentation est grande d'en enfiler une dans le monnayeur pour qu'il nous ramène chez nous. Mais comme dirait Baba, « un sou est un sou ».

Je nous pense perdues au détour d'une rue commerçante dans laquelle s'animent tavernes, lanternes rouges et vendeurs ambulants en tous genres. Je suis Camille, dont l'âme d'aventurière l'a déjà poussé à réaliser plusieurs fois le tour de cette ville. L'éclairage urbain est assez disparate. Seuls les beaux quartiers bénéficient de réverbères électriques de façon régulière. Cette cité est assez moderne comparée aux autres du Saint Empire Édouardien dans lesquelles les fiacres à chevaux et les lampes à gaz sont encore la norme. Plus nous descendons les étroites ruelles, plus nous nous enfonçons dans l'obscurité des bas-fonds.

Je commence à regretter le pousse-pousse quand seul le phare nous apporte par intermittence un peu de lumière. Par-dessus mon épaule, je lève la tête vers la monumentale horloge rétroéclairée de l'aérogare. Les ombres de ses multiples mécanismes apparaissent par transparence sur le cadran. Ses massives aiguilles nous indiquent que la soirée est bien entamée. À l'âge auquel la plupart des femmes se marient, Camille et moi avons la liberté de sortir. Baba estime que nous devons profiter de notre jeunesse tant que nous n'enfreignons pas certaines règles.

Je reporte mon attention sur les pavés de plus en plus déchaussés. J'ai l'impression d'entendre les tic-tacs de cette monstrueuse horloge, quand je me rends compte qu'ils s'intensifient.

Tic-tac.

Je me fige et attrape le bras de Camille. Nous tendons l'oreille.

Tic-tac.

Ces bruits secs et réguliers se rapprochent. Celui d'une lame contre le cuir chuinte à ma droite.

Tic-tac.

Il n'y en a pas qu'un. Plusieurs se mélangent dans une cacophonie mécanique de plus en plus forte.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

Je déglutis.

Il nous a retrouvés.

Camille presse mon bras. Elle aussi a compris. Notre troupe s'est aventurée jusqu'aux confins de l'empire pour lui échapper. Au-delà de cette mer, seules les Terres d'Omission persistent.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

Ces sons nous parviennent de tous les côtés. Nous devons fuir, mais dans quelle direction ? Nous risquons de tomber sur l'un de ses pantins dans ces ruelles sombres, ou pire encore, sur lui.

Camille me tire par la main. Dans l'autre, j'aperçois le reflet du couteau dans l'éclat éphémère du phare. Nous allongeons le pas sans bruit, à l'écoute de ceux qui nous entourent. Nous tentons de regagner les portes de la cité.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

Ils se font tantôt proches et tantôt lointains.

Nos cœurs tressaillent plusieurs fois lorsque nous entendons courir dans notre dos. La panique augmente dans les escaliers que nous dévalons. Les lanternes sont toutes éteintes à cette heure-là. Quand les ténèbres des bas-fonds nous englobent, mes doigts tremblent dans ceux de Camille.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

Tout à coup, la ruelle s'illumine. Mon amie me lâche et tire une nouvelle lame de sous sa chemise. Les baudriers sont visibles. Menaçante, elle a levé son filtre de perception. Elle pourrait disparaître aux yeux de nos assaillants. Mais les connaissant, ils

sont trop nombreux et je sais que jamais elle ne m'abandonnera ainsi.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac.

Des bruits de pas se mêlent à ces sons angoissants. Ces derniers s'intensifient quand l'ombre d'un homme émerge d'une rue adjacente.

Le couteau de Camille part pour se planter dans un haut-de-forme sur un volet clos. En dessous, le visage de Cyrus se décompose. Les tic-tacs cessent. Le silence retombe dans la ruelle. Seules nos respirations vives sont audibles.

— Moi qui m'inquiétais que vous rentriez non accompagnées jusqu'à la fête foraine, je suis rassuré de constater vos capacités à vous défendre.

Cyrus retire son crâne ébouriffé du couvre-chef qui, lui, reste accroché au volet.

— Navrée, milord, lui répond Camille, retrouvant son sang-froid. Nous vous avons pris pour quelqu'un d'autre.

— Puis-je savoir qui vous craignez au point de vouloir lui transpercer son chapeau ?

Il tire sur le couteau, mais la lame se montre récalcitrante. Camille le rejoint. En un tour de main professionnel, elle arrache l'acier au bois. Cyrus pose sur elle un regard admiratif. Elle lui rend son chapeau. Circonspect, le lord passe un doigt dans le trou laissé par la lame.

— J'ai eu un doute. C'est pourquoi mon outil de travail a terminé dans votre haut-de-forme. Croyez-moi, si vous aviez été cet homme, ce n'est pas ce que j'aurais visé.

— Quelqu'un vous veut du mal ? s'étonne-t-il.

— Les forains ont souvent des ennemis. Il ne faut pas vous tracasser pour nous.

— Je vous retrouve terrorisées dans des quartiers de mauvaise réputation et je ne dois pas m'en faire, me répond-il, interloqué. Permettez-moi d'être votre lumière dans l'obscurité. Laissez-moi vous raccompagner jusqu'à chez vous.

Je m'apprête à décliner cette offre quand Camille glisse son bras sous le sien en le remerciant. Cette familiarité ne le gêne pas le moins du monde. D'ailleurs, il me propose son autre bras. Il attend que je m'en saisisse, tel un coq qui aurait trouvé deux poules. Je sais à quel jeu s'amuse Camille. J'en ai l'habitude. Or, ce n'est pas le mien. Même si je dois reconnaître qu'il permet de détourner l'attention de ce lord de notre menace.

J'ai du mal à l'admettre, mais nous marchons un peu plus sereinement à ses côtés. Sur notre chemin, toutes les ampoules des lanternes, des réverbères et des vitrines s'allument. Elles nous tracent une voie jusqu'aux ronflements de la haute muraille d'eau douce qui entoure la cité. Mes premières nuits à Automa ont été perturbées par ces chutes d'eau bruyantes qui se déversent dans les douves. Au fur et à mesure, j'ai appris à en faire abstraction.

Nous passons les monumentales portes étanches de la ville, ouvertes en cette saison. Plus aucune lumière ne nous éclaire sur la route submersible. Cependant, celles du camp nous guident au milieu des prés-salés. Je reste vigilante, à l'écoute de ce qui nous entoure. Mais Cyrus ne m'aide pas à me concentrer.

— Poussez-vous ! gronde-t-il à l'intention d'un troupeau d'ovins qui lui barre le chemin.

— Vous savez, il est plus simple de les contourner plutôt que de discuter avec eux...

Je m'amuse de son manque d'assurance une fois passée l'enceinte de sa cité. Ses beaux souliers vernis terminent dans une déjection de mouton. C'est le coup de grâce.

— Je préfère avoir ces bestioles dans mon assiette !

— Vous n’aimez pas les animaux ? badine Camille.

— Nous n’avons aucun animal à Automa, du moins pas en chair et en os. Ils sont sales, bruyants et nuisibles. Nos oiseaux, nos insectes et même nos chiens sont des automates. Il n’y a que ses pelotes de laine ambulantes qui obtiennent le droit de rentrer pour les grandes marées. Les pâtres les enferment quelques jours dans leurs étables avant d’éloigner à nouveau cette puanteur qui infeste la cité.

— Pourquoi ces animaux sont-ils ici, si les habitants les détestent ? lui demandé-je.

— Ils sont utiles. Nous les élevons pour leur viande et leurs toisons. Ils entretiennent le littoral jusqu’à la digue derrière Automa et occupent les bambins qui leur courent après.

— Avez-vous souvent coursé des moutons, milord ? s’amuse Camille.

— Certainement pas ! Père nous aurait tanné la peau des fesses, à mon frère et à moi-même, si nous l’avions fait.

— Vous n’avez donc pas toujours été en conflit avec votre frère ?

Il grimace à ma question tandis que nous entrons dans la fête foraine. Les manèges et les baraques sont pour la plupart fermés en ce jour de repos. Seuls quelques stands de confiseries, de tir sur pipes de porcelaine et de jeux de massacre accueillent les derniers noctambules.

Un sou est un sou.

Les guirlandes déployées en rangs serrés au-dessus de nos têtes intensifient leur rayonnement sur le passage du lord. Celles des baraques s’illuminent. Elles réveillent Elton, notre monsieur Muscles, affecté ce soir aux barbes à papa dans un magnifique costume à rayures roses. Les coutures manquent de craquer à

chaque mouvement de ce géant. Nous devons être polyvalents. C'est une des qualités de tous les membres des Sparkling Souls.

Cyrus ouvre de grands yeux enfantins. Il n'a jamais dû connaître de fête foraine, ou il en a peu de souvenirs. Selon Baba, aucune n'est venue ici depuis vingt ans. Le Prima lord d'Automa nous a accordé une faveur. Ma grand-mère raconte que ce geste est destiné à remonter sa cote de popularité. Il est plus souvent à la cour de l'empereur Édouard que sur le rocher. Pour apaiser les contestations, il a donné le droit aux Sparkling Souls de s'installer jusqu'à la prochaine grande marée, prévue dans quelques jours.

Elton prend conscience que nous sommes accompagnées d'un potentiel client. Il se redresse, et avec un sourire professionnel, propose au lord une barbe à papa.

Il n'a pas à insister. Cyrus lâche le bras de Camille pour s'empreser d'en acheter une.

Il est touchant de le voir la savourer, même si le carrousel dans son dos se met subitement en marche. Elton fronce les sourcils et ronchonne sur ces maudites mécaniques capricieuses. Il abandonne sa machine à étirer le sucre pour aller éteindre le manège. Camille s'en amuse avant de lui reprendre le bras pour l'emmener loin des attractions qu'il déclenche une à une.

Je lance un coup d'œil à mon amie pour lui sous-entendre que nous devrions prendre congé du lord, mais elle l'entraîne le long du chapiteau pourpre inanimé.

Enfin, inanimé, c'est vite dit.

Les fines guirlandes en révèlent d'un coup toute la beauté, jusqu'à l'entrée du camp des forains.

Beaucoup d'entre eux ont profité de leur soirée pour aller se coucher tôt. Tant mieux. Nous formons une grande famille, avec tout ce que cela peut comporter de bénéfique comme d'insupportable. Ramener un inconnu au camp en dehors des

heures de consultation de clairvoyance aurait attisé ragots et méfiance. Camille aime jouer avec le feu. Et plus il est brûlant, plus le jeu est excitant. La présence rayonnante du lord va bientôt nous trahir, mais il n'en finit pas de s'émerveiller.

— Des chevaux !

— Ils sont utiles pour tirer les roulottes, lui répond Camille. Seule celle de Baba roule grâce à la vapeur.

— Prodigeux ! Malgré l'odeur... Vous avez même des poules ! Comme tout cela est distrayant.

Il contemple les volatiles perchés dans le poulailler aménagé entre les essieux, sous mon logement. Les oiseaux sommeillent entre deux caquètements.

J'observe ce lord qui découvre la vie à l'extérieur d'Automa. Son émerveillement est à la fois triste et attendrissant.

— Quel est donc cet étrange logis ?

Il s'ébahit devant l'extraordinaire roulotte de Baba en forme de véritable maison à échelle réduite, digne de celles de la cité de Sainte-Eugénie dans laquelle résident l'empereur et sa cour. Elle est une attraction à elle seule et nous procure un minimum d'électricité. Les tubes de fonte crachent les fumées et les vapeurs des poêles et du générateur par-dessus la véranda en bois. Baba y reçoit en journée, dissimulée derrière des rideaux.

— Mon humble demeure, lui répond une voix âgée et autoritaire.

Camille et moi cessons de respirer. Baba n'est pas encore couchée.

Nous nous retournons lentement vers le turban pistache sur lequel une grosse obsidienne nous scrute tel un troisième œil.

Dans les faits, elle est une véritable Clairvoyante. Mais elle n'a pas besoin de recourir à sa magie pour savoir quel genre d'homme se trouve en notre compagnie, même dépenaillé par sa soirée au

club et avec son chapeau troué sur le crâne. Depuis mon plus jeune âge, Baba me met en garde contre les Animators et leurs automates. Cependant, Cyrus attire ma confiance, au point que j'essaie de la faire changer d'avis.

— Baba, je te présente Cyrus. Cyrus, voici ma grand-mère et cheffe des Sparkling Souls.

Elle fronce ses sourcils gris et croise les bras sous son châle aux couleurs vives qui rehausse le vert clair de sa robe. Cyrus ne semble pas voir l'animosité qui se dégage de la matriarche. Il faut dire qu'elle la cache derrière une sacrée dose de prestance et de mystère dont elle seule possède le secret.

— Chère Dame, c'est un véritable plaisir de vous rencontrer. J'ai préféré raccompagner moi-même ces demoiselles à bon port. Les ruelles ne sont pas toutes sûres à la nuit tombée.

Les yeux bleu-gris de Baba, dont j'ai hérité, s'abattent successivement sur Camille et sur moi. Enfants, nous passions tout notre temps ensemble. Baba est aussi un peu sa grand-mère, comme pour tous les gamins de la troupe. Nous reculons toutes les deux d'un pas dans un réflexe primaire de survie.

— Vous...

— Milord, lui précise Camille en lui coupant la parole.

Le châle de ma grand-mère se resserre davantage autour de ses bras. La foudre n'est pas loin.

— Je vous remercie d'avoir veillé sur mes deux colombes. Mais maintenant qu'elles ont regagné le pigeonnier, je vous demanderais de partir. Vous allez finir par réveiller tout le camp.

Je respire à nouveau. Baba doit être bien lunée ce soir. Nous aurions pu subir pires remarques. Elle aurait été capable d'ordonner à Elton de le faire voler à travers les prés-salés à coups de pied aux fesses. À moins que le fait qu'il soit lord l'en empêche. Il serait mal vu que des forains s'attaquent à la noblesse. La plupart

du temps, nous ne sommes que tolérés. Nous distrayons le peuple, mais notre mode de vie en déstabilise plus d'un.

Cyrus comprend tout de même qu'il ne doit pas traîner dans les parages. La Clairvoyante lui fait peur, à juste titre. Il nous salue et prend congé en étirant sa barbe à papa.

— Bon, et bien, bonne nuit, se défaisse Camille.

Elle me laisse seule avec ma grand-mère. Je préfère prendre les devants.

— Je sais, Baba. C'est un Animator. Je ne dois pas fréquenter ce genre de personnes.

— Je ne veux plus revoir ce blanc-bec. C'est compris ? Il ne maîtrise pas son pouvoir. Il a animé toute la fête.

— Je crois que leurs émotions exacerbent leur magie. Il était simplement heureux d'être ici.

— Leurs ? se méfie-t-elle.

— Il a un frère. Il est venu en consultation cet après-midi, avoué-je alors que je m'étais promis de garder le secret. Il n'est pas resté jusqu'à la fin.

Baba se renferme d'un coup. Ses yeux acérés se parent d'un voile blanc. Elle cherche à en savoir plus sur cette entrevue. Mais son pouvoir, aussi impressionnant soit-il, ne fonctionne pas toujours sur demande. L'avenir et le passé sont des notions capricieuses.

Elle secoue la tête. Elle a fait chou blanc sur ce coup-là.

— N'accepte plus de consultation ni d'argent d'aucun d'eux. Je ne veux plus les voir ici ! Suis-je claire, Mahéra ?

— Très claire, soufflé-je.

— Maintenant, file te coucher. Tu as du travail demain.

— Baba...

— File, ma fille ! Ne discute pas.

Je déteste lorsqu'elle me prend pour une gamine. J'ai passé la vingtaine. Je possède ma propre roulotte, signe de maturité et d'indépendance dans notre troupe. Nous sommes tous libres de rester ou de partir. Mais, plus que tous les autres, elle est ma famille, mon sang. Je ne peux pas dire que mes parents me manquent. Je ne les ai pas connus. Baba m'a élevée et protégée de ce monde qui ne veut pas des Oubliés. Sans magie, nous ne sommes pas considérés comme utiles à notre société. J'aurais dû être expédiée dans les Terres d'Omission. Baba m'a appris très jeune à mentir et à prêcher la bonne aventure pour semer le doute. L'examen de recensement à l'âge de dix-huit ans s'est déroulé sans encombre, grâce à son enseignement.

Je ravale mes protestations et obéis.

Je retourne dans ma roulotte, plus traditionnelle que celle de Baba, mais dont la couleur bleue est absorbée par la nuit maintenant que le lord est parti. Je pousse la porte, celle-ci n'est jamais fermée. Personne n'ose y pénétrer en mon absence. Les crânes et les oiseaux de malheur empaillés dissuadent même les moins superstitieux. Je traverse à l'aveugle le boudoir. Au craquement d'une allumette, mes bougies turquoise reprennent vie.

J'ouvre le rideau sur ma pièce privée. Je tire sur les lacets de mon corset noir pour libérer mon ventre de sa rigidité. Le vêtement termine dans l'alcôve de ma couchette. De l'eau chauffée sur le poêle en fonte pour ma toilette pendant que je recherche les épingles noyées dans mon chignon.

Mon regard se porte sur la nappe à sequins.

Soudain, mon sang se fige, comme un peu plus tôt dans la soirée. À côté de ma boule de cristal, un sablier est retourné. Son sable noir s'écoule dans une lenteur effrayante.

Il est entré...

Blacksand a osé pénétrer chez moi.

D'un pas lourd, je m'avance vers la table tout en scrutant les moindres recoins de ma roulotte. Avec cette histoire d'Animator, j'ai oublié de prévenir Baba de sa présence à Automa. J'attrape un couteau de cuisine dans mon vaisselier. Je n'ai pas la dextérité de Camille, mais c'est toujours mieux que rien. Je tends l'oreille à la recherche du *tic-tac*, mais je ne perçois rien.

Il n'est plus là.

C'est un avertissement.

Ce soupçon se confirme lorsque je découvre mon nom gravé sur le haut du sablier en laiton et ces quelques mots écrits à l'encre noire sur ma boule de cristal :

« Ton temps est compté ».